

Notations d'Espagne

LE PORT

I. — Arrivée

J'aime le port pour ses mille lumières mouvantes, pour les écailles de ses eaux bleues ou vertes, qui miroitent, clapotent, frémissent, se mêlent de soleil et d'ombre, — pour l'attente des longs navires aux cheminées obliques qui sont venus, par les routes de toutes les mers, de tous les ports du monde vers mes yeux de passant, — qui partiront demain vers tous les ports du monde, guidés par les sûres clartés des yeux humains.

Massif

le roc de Montjuich domine le port : lumière des phares la nuit, menace des canons sur les routes d'émeraude — car la mer est un champ de bataille. Montjuich : le mur de granit qui brise l'effort des vagues — et la porte d'airain qui ferme le port royal

aux vaisseaux d'aventure et de guerre et d'espoir chimérique — qui viendront, plus tard des mers libres du globe et des ports d'Utopie

vers notre vieille Europe, — montés par quels conquistadors ? — Et c'est déjà vers eux que, dressé sur sa colonne de bronze, au-dessus des maisons de la ville, très haut, Cristobal Colon étend sa main d'appel autoritaire, fraternellement...

— Songe à ceux qui viendront par les mers ! Voici longtemps qu'ils sont en route. Et tu sais leurs souffrances et leurs vœux de fer, et leur foi, et leur doute...

Tout au milieu du port un kiosque blanc scintille de soleil : des voiles triangulaires, blanches, larges ailes de mouettes, glissent. Des barques de pêcheurs, aux couleurs bariolées, aux vieilles mâtures telles que celles des felouques, jadis, pendant les guerres des Turcs, s'accrochent dans un coin du bassin. Tout au fond du port, au ras de l'eau, la mince silhouette noire d'un torpilleur — comme un serpent qui guette, immobile. Les minces canons s'allongent vers l'avenir.

Et lentement, triomphalement, en plein soleil, un grand vaisseau blanc — portant les couleurs d'orange et d'or — entre dans le port. Par les mers de calme et d'été, vient-il pas des Iles bienheureuses ?

La Santa-Isabela arrive de Majorque.

II. — Départ

Le port est ce soir vaguement tragique. Blocs d'ombre de la montagne écrasant au loin les feux du quai, signaux verts s'espaçant au fond de la nuit, très loin, très loin. Une étoile de rubis s'est

allumée, puis s'est éteinte quelque part, tout là-bas, à l'autre bout du port, dans la gare où siffle un train...

Immensité. Les vagues clapotent. De longs reflets de feux tremblent dans les ténèbres et des étincellements soudains. Sur les quais, de bizarres formes noires s'entassent, vaguement animés du passage des veilleurs. Les wagons, les amoncellements des caisses et des sacs, — l'odeur de la mer, l'âcre odeur des cordages mouillés, le parfum brutal des oranges qu'on décharge, en tas, sur l'autre quai...

Deux grands six-mâts dressent dans le ciel de nuit — mais constellé, splendidement — leur forêt de mâts décharnés. Ils sont hauts de poupe, ils ont à la proue des figures sculptées qui regardent...

Toux feux éteints — sauf l'œil unique d'une vigie — un vapeur fait songer à quelque monstre immobile, apaisé enfin par la nuit. dans le repos, avant le grand voyage et la bataille. Demain peut-être il s'en ira par l'Océan — avec pour seul guide et seul espoir la certitude d'une pensée d'homme.

Partir, partir ainsi, même dans cette nuit ! Tout est départ, le port frissonne. A l'aventure vers les aubes. Il y a des aubes sur la mer infiniment...

Hors l'emprise des rocs, hors la fascination des brasiers de la ville, — comme s'en vont les vais-

seaux toutes forces déployées et pavillons claquants, au cri strident des sirènes

— les vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas...

— Noir, furtif, mince, frôlant la vague glauque comme un serpent, ses minces canons braqués sournoisement à l'avenir, sans une lumière, sans un espoir, dans les ténèbres et le silence, un torpilleur glisse vers la mer...

MONTJUICH

L'herbe roussit dans le fossé. Aux angles des talus des sentinelles paraissent de minute en minute. La baïonnette luit : l'homme infime s'arrête, se retourne, repart, sans que son pas ou sa pensée aient rien troublé dans le silence brûlant.

Voit-il la mer, la ville, le ciel — sait-il la vie ? l'homme infime qui veille, passif, le pas mécanique, seul, muet, — pareil à ces vieux canons braqués sur la ville, dans les embrasures de terre... Son âme ? Nul midi torride ne la réchauffe. Ses yeux ? Nul éblouissement solaire ne les éveille.

L'homme à la baïonnette, ces canons, cette herbe roussie dans les fossés découpant sur la



(Dessin de Mitrofskine.)